

1,5 MILLION D'EXEMPLAIRES VENDUS DANS LE MONDE

SEUIL

JAKOB

De la même autrice

Hildur
Seuil, 2024
Points, 2025

Rósa & Björk
Seuil, 2025
Points, 2026

SATU RÄMÖ

JAKOB

Traduit du finnois
par Aleksi Moine

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Ce roman est publié avec l'aide de FILI – Finnish Literature Exchange

FILI FINNISH LITERATURE EXCHANGE

Première édition publiée en finnois sous le titre original
Jakob par Werner Söderström Ltd. (WSOY), Helsinki

Publié en français avec l'accord de Bonnier Rights Finland
© Satu Rämö, 2023

ISBN 978-2-02-156100-5

© Éditions du Seuil, septembre 2026, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

www.seuil.com

À ma mère, 1957-2023


Ísafjörður
Dalvík
Hólmavík
Stykkishólmur
Grundarfjörður
ISLANDE
Reykjavík
Hveragerði
Selfoss
Keflavík


Äkäslompolo
Kittilä
Kolari
FINLANDE
Helsinki

Viens auprès de moi
Je prendrai soin de toi
Je te protégerai
Viens là t'allonger

« Come To Me »

Paroles de Björk Guðmundsdóttir (1993)
Traduit librement par Satu Rämö

Passé

Chapitre 1

Juin 1988, Äkäslompolo

– Mais j'ai pas envie ! s'exclama le plus jeune des garçons en chassant des moustiques d'un geste de la main.

Il avait cinq ans et les yeux tournés vers son cousin plus âgé, resté sur la rive avec son ami. Les deux grands avaient le même âge, faisaient la même taille et traînaient toujours ensemble. De loin, on ne les distinguait que par la couleur de leurs cheveux : l'un était brun foncé – ses cheveux étaient presque noirs – et l'autre, châtain.

L'eau était fraîche en ce début d'été. Le soleil tapait dans un ciel sans nuage, les oiseaux gazouillaient. Le petit garçon triturait son short de bain. Il avait peur.

Ils avaient préparé ensemble l'aventure de la journée. Ils avaient mangé des crêpes chez lui, où ils avaient joué au Uno et s'étaient raconté des blagues. Les grands lui avaient parlé d'un jeu spécial auquel ne pouvaient participer que ceux qui n'allaient pas encore à l'école. L'enfant s'était alors réjoui du rôle important qu'on lui donnait et du tournant excitant que prenait cette journée estivale jusque-là un peu ennuyeuse. Ils avaient chaussé leurs baskets, les jambes brunies par l'été, puis

s'étaient coiffés de leur casquette à la visière bien droite avant d'enfourcher leur vélo en direction du lac.

Sur la plage, le jeu était arrivé à un point de non-retour. Il n'était plus possible d'arrêter.

– Continue ! Le trésor est au fond, répéta pour la énième fois le garçon brun.

Pendant tout l'après-midi, les grands lui avaient raconté la légende d'un bateau qui aurait coulé au fond du lac du village. Cette histoire fantastique l'avait captivé. L'épave du bateau recelait, à ce qu'on disait, trois poignées de porte en or.

Le petit avait de l'eau jusqu'aux genoux. Le brun tourna les yeux vers son ami pour qu'il le soutienne. Le garçon châtain hocha la tête avec approbation et s'écria :

– Tu n'es plus très loin. Tu brûles, tu n'as plus que dix pas à faire !

Le menton collé contre le torse, l'enfant lança un regard inquiet à ses compagnons sur la rive. Il mordillait sa lèvre inférieure de ses petites dents, du moins les deux qui étaient encore lâchement accrochées à sa gencive.

– C'est bien, Mikael ! Continue, tout droit !

Les cris d'encouragement de son cousin le firent avancer de quelques pas, à reculons. À présent, l'eau montait jusqu'à ses maigres cuisses. Il avait la chair de poule.

– Est-ce que j'y suis, maintenant ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

Il était impossible de savoir si c'était parce qu'il avait peur ou parce que l'eau était froide.

Ils entendirent au loin, sur la route, un brouhaha joyeux mêlé de bruits de sonnettes de vélo. Les cyclistes passèrent sans venir jusqu'à la plage. Bientôt, tout fut à nouveau silencieux.

– Pourquoi je dois y aller tout seul ? demanda le petit, qui n'avait pas eu de réponse à sa question précédente.

– Il n'y a que les petits qui peuvent aller chercher le trésor, pas les grands. C'est ce que dit la légende, affirma avec aplomb son cousin. Son ami renchérit :

– T'es tout près. Tu vas bientôt pouvoir remonter la première poignée de porte à la surface pour nous la montrer.

Une lueur de défi traversa brièvement les yeux du petit garçon.

– Vous pourrez la regarder, mais elle sera à moi, parce que c'est moi qui vais la chercher. Celui qui trouve le trésor a le droit de le garder, c'est ce que vous avez dit !

Le garçon brun mit les mains sur les hanches et déclara avec l'assurance d'un enfant de dix ans :

– Bien sûr que ce sera ton trésor.

À ces mots, le petit se retourna. Ses omoplates fines et pointues se distinguaient sur son dos alors qu'il s'éloignait de la rive. Il faisait des petits pas, son corps se balançant légèrement d'un côté à l'autre tandis qu'il essayait de garder l'équilibre dans le lac qui devenait de plus en plus profond, centimètre après centimètre. Il avait maintenant de l'eau jusqu'aux aisselles.

Le soleil scintillait sur la surface. Un coup de tonnerre retentit à l'horizon. L'orage était encore loin, mais l'écho résonna sur des kilomètres.

Encore deux pas et le petit garçon n'aurait plus pied.

– Il sait pas encore nager, ricana le brun.

En un éclair, l'atmosphère changea, la joie disparut. Le brun sentit son corps se tendre. Il plissa le front, serra les poings. Il sentait les battements de son cœur dans sa gorge. Il avait un goût de métal dans la bouche.

On entendit un léger plouf. Comme si on avait fait

tomber un petit caillou dans l'eau en le lâchant tout près de la surface.

– Oh, il nous a crus, siffla le brun.

Son ami eut un rire de panique, qui resta coincé en travers de sa gorge. Ce qui n'était encore un instant auparavant que des paroles légères se transforma en un halètement rauque, alors qu'ils se précipitaient vers le lac.

Les deux amis plongèrent et sondèrent le fond. Ils remontèrent à la surface et inspirèrent goulûment, à en faire gonfler leurs poumons, avant de replonger.

En vain. L'enfant avait disparu.

Épuisés, les garçons finirent par sortir de l'eau. Ils ramassèrent leurs vêtements, qu'ils enfilèrent rapidement en évitant de poser les yeux sur le jogging et le tee-shirt du petit garçon, en boule sur le sable. Le plus petit vélo demeura sur la plage. Ils pédalèrent à toute vitesse dans les profondeurs de la forêt où ils s'arrêtèrent. Ils jetèrent des coups d'œil autour d'eux, comme de petits oiseaux épiant les alentours. Est-ce que quelqu'un les avait vus ? Est-ce qu'il y avait quelqu'un d'autre sur la route ? Seul le silence feutré de l'après-midi d'été les enveloppait. Les branches d'arbres bruissaient sous la brise. Un écureuil grimpa le long du tronc d'un épicéa, ses griffes raclant l'écorce.

Le garçon brun s'allongea sur le ventre dans le lichen. Il avait l'impression que quelqu'un lui marchait dessus. Son corps était tout tordu. L'humidité de la forêt et la sueur froide qui perlait sur son front se mélangèrent et traversèrent ses légers vêtements pour imbiber son corps. Il avait froid. À côté de lui, son ami vomit, tout en bredouillant sans cesse les mêmes mots, entre deux hoquets :

– On ne dit rien à personne. Jamais !

Présent

Chapitre 2

Ísafjörður, décembre 2021

La détective Hildur Rúnarsdóttir sentait les cheveux courts de sa petite sœur lui chatouiller la joue. Un parfum de pastèque en émanait. Elle serrait fort Björk dans ses bras : ses épaules carrées saillaient sous son épaisse doudoune. Björk Holm. Hildur essayait encore de s'habituer au nouveau nom de famille de sa sœur. Enfin, pas si nouveau que ça, puisqu'elle l'avait porté bien plus longtemps que celui de Rúnarsdóttir. Elle l'avait reçu en arrivant aux Îles Féroé. C'était celui de l'ex-mari de leur tante Hulda.

Hildur garda longtemps sa sœur entre ses bras. Elle aurait voulu ne jamais la laisser partir, mais savait qu'elle ne pouvait pas retarder l'heure du départ. Il aurait été beaucoup plus facile d'arracher le pansement d'un coup en la laissant à l'entrée principale de l'aéroport pour repartir directement au commissariat du bourg. Elle n'avait cependant pas pu s'y résoudre. Elles avaient été éloignées pendant plus de vingt ans et, depuis que leurs chemins s'étaient à nouveau croisés, chaque séparation était déchirante.

Un an et demi plus tôt, après bien des péripéties, Hildur avait retrouvé sa plus jeune sœur aux Îles Féroé. Björk avait été bouleversée d'apprendre qu'elle avait une deuxième sœur et que Hulda, sa mère adoptive, était en réalité sa tante. Elle savait que sa mère biologique était morte mais n'en avait jamais parlé avec Hulda. À vrai dire, on ne discutait pas de grand-chose avec elle, puisqu'elle avait toujours été taciturne et dans les nuages. Björk n'avait cependant pas douté de la véracité du récit de sa grande sœur. La confiance s'était immédiatement installée entre elles. Hildur se souvenait encore des mots de Björk alors qu'elle lui préparait du café pour la première fois :

– J'ai tellement l'impression de te connaître.

C'était réciproque. Retrouver sa sœur disparue après tant d'années était une chose extraordinaire.

Parfois, le pont qui relie les âmes de deux personnes peut se construire en un clin d'œil. Dès leur premier échange, elles s'étaient reconnues comme si elles ne s'étaient jamais quittées. Elles avaient passé des jours, dans la cuisine de Björk, assises à sa table en bois rustique, à discuter de tout ce qui leur était arrivé : Hildur avait raconté les résultats de son enquête et Björk, ses souvenirs.

Les deux sœurs avaient eu une enfance difficile sur les Îles Féroé. Hulda avait bien pris soin de Rósa et de Björk mais avait toujours été distante. Discrète et renfermée. Ses troubles de la mémoire avaient manifestement commencé tôt, car elle avait définitivement perdu le contrôle de sa vie alors que les jeunes filles approchaient de l'adolescence. Elles avaient dû apprendre l'indépendance très vite. Elles faisaient les courses, la cuisine et le ménage toutes seules. Personne ne leur

donnait de couvre-feu, personne ne surveillait leurs allées et venues.

Hildur avait croisé de nombreux destins similaires dans son travail de policière. Outre ses missions de détective, elle s'occupait de l'unité des enfants disparus, c'est-à-dire, en pratique, de retrouver les enfants qui fuguaient des services de la protection de l'enfance. Ironie du sort, ses sœurs avaient été négligées et étaient devenues adultes bien trop tôt.

Björk était si jeune lorsqu'elle avait quitté l'Islande qu'elle n'avait aucun souvenir concret de cette période. Les premiers souvenirs d'enfance se forment en général autour de l'âge de trois ans ; or elle n'en avait que six au moment du drame. Parfois, des images de ténèbres et de la banquette arrière d'une voiture cahotante lui revenaient en tête mais elle ne savait pas les ranger dans l'ordre ni les associer à d'autres événements. Ses souvenirs s'etaient estompés. L'arrivée dans un nouvel environnement linguistique, au milieu de nouvelles personnes, les avait sans doute emmêlés de plus belle.

Hulda n'avait jamais confié aux fillettes la vérité sur leur mère, ni sur leur passé en Islande. Il était maintenant trop tard pour lui poser des questions, car elle était décédée au début de l'année. Björk avait alors décidé de revenir s'installer en Islande pour se rapprocher de Hildur. D'après elle, plus rien ne la retenait sur les Îles Féroé après la mort de leur tante.

Au cours de l'année, Björk avait répété à Hildur de nombreuses fois que leurs retrouvailles avaient entraîné une série de changements : elle s'était dit qu'il était important de réaliser enfin ses projets pour qu'ils ne restent pas de simples rêveries. Adulte, Björk s'occupait d'un élevage de moutons aux Îles Féroé. Elle avait vendu

ses bêtes, abandonné la ferme et, arrivée en Islande, était devenue infirmière, métier pour lequel elle était diplômée. Elle n'avait pas encore obtenu de CDI mais pensait que cela ne tarderait plus. Elle connaissait la langue et le personnel manquait cruellement. En ce moment, elle travaillait comme vacataire au centre hospitalier de Reykjavík. Elle était très demandée, surtout en période de vacances.

Hildur avait appris que, lorsque Björk ne travaillait pas, elle faisait du crochet et de la boxe française, lisait beaucoup de polars, et regardait à la télévision autant de séries policières qu'elle le pouvait. Elle s'intéressait énormément au travail de sa sœur, pour le plus grand plaisir de Hildur.

Le petit aérogare d'Ísafjörður avait deux portes : les voyageurs qui arrivaient au bourg en avion entraient dans le terminal par la porte sud, tandis que les voyageurs qui le quittaient prenaient la porte nord. Björk n'avait pas de vol pour Reykjavík, elle était simplement venue louer une voiture.

Pendant la pandémie de Covid-19, les entreprises de location automobile avaient vendu la plupart de leurs véhicules mais maintenant que les restrictions appartenaient enfin au passé, les affaires avaient repris. Alors que Noël approchait, les compagnies essayaient de louer aussi efficacement que possible les voitures qui leur restaient. Cela signifiait qu'il fallait souvent les déplacer d'une commune à l'autre. Cela convenait à Björk, puisque la sienne était en révision.

– Ça aurait été chouette de passer plus de temps ici mais j'ai promis de faire des remplacements. Il y en a beaucoup en ce moment.

Hildur comprenait sa sœur. Elles étaient pareilles de

ce point de vue-là : elles pouvaient travailler n'importe quand, puisqu'elles n'avaient personne qui les attendait à la maison.

– Mais on fera bien notre voyage à Pâques, hein ? demanda Björk.

Un trait vertical se dessina entre ses sourcils. Hildur avait remarqué qu'il apparaissait toujours quand Björk réfléchissait.

Elle hocha la tête avec détermination. Les longues vacances de Pâques étaient l'apogée du printemps. En général, on partait alors avec sa famille dans le sud, vers les Îles Canaries ou la Floride, ou on s'enfermait dans le chalet familial pour manger des œufs en chocolat gigantesques et lire à voix haute les sages aphorismes qu'ils contenaient. Hildur et Björk avaient décidé qu'elles iraient aux Îles Féroé avec leur tante Tinna, pour se recueillir sur la tombe de Hulda et visiter les lieux.

Hildur réalisa qu'il était déjà un peu plus de deux heures. Bientôt, la lumière allait diminuer. Il valait mieux que Björk parte tout de suite, pour passer les routes de montagne avant qu'il ne fasse trop sombre.

Elle sentit le nœud imaginaire qu'elle avait dans la poitrine se serrer encore plus. L'anxiété pesante, qu'elle connaissait bien et s'était remise à éprouver depuis quelques jours, resserrait son emprise. Cela ne pouvait vouloir dire qu'une chose. Autour d'elle, les circonstances s'ajustaient : quelque chose de terrible allait se produire. Elle avait froid aux orteils. Elle aurait dû mettre ses bottes d'hiver plutôt que des baskets. Elle agita les pieds pour améliorer la circulation du sang. Björk attrapa son sac à dos qui traînait par terre.

Hildur savait qu'elle ne devait pas le dire, mais ne put s'en empêcher.

– Je me demande comment va Rósa.

Le sourire de Björk se figea et elle se mit à tripoter les clés de sa voiture de location avec nervosité, en lançant des coups d'œil à droite et à gauche. Elle ajusta son sac sur son dos et répondit, les lèvres serrées :

– Tu sais très bien qu'on n'en parle pas.

Chapitre 3

Hildur regarda Björk traverser le parking venteux jusqu'à sa voiture de location. L'aéroport était situé à un endroit splendide mais peu pratique. Il avait été construit à côté des montagnes, sur la bande de terre qui s'enfonçait dans le milieu du fjord. La mer s'ouvrait au nord de la piste d'atterrissage tandis que le fjord étroit donnait sur l'Atlantique. À l'ouest et à l'est se dressaient les montagnes au sommet plat et aux flancs raides. Les vols qui reliaient les fjords à la capitale, Reykjavík, étaient peu fiables, souvent annulés à cause du vent ou du brouillard.

Hildur s'en voulait d'avoir gâché le plaisir de la visite de sa sœur en abordant ce sujet interdit. Elle s'était rapprochée de Björk, mais celle-ci refusait de parler de Rósa. Cela avait été sa seule condition quand elles s'étaient retrouvées sur les Îles Féroé et avaient décidé de renouer les liens. Hildur n'avait pas eu le choix, elle avait accepté. Rósa resterait un mystère. Björk avait menacé de couper les ponts, si elle posait trop de questions.

Hildur avait essayé d'enquêter discrètement. Elle

avait exploité les sources d'informations ouvertes à tout le monde, sans succès. Rósa n'était pas sur les réseaux sociaux, en tout cas pas sous son vrai nom, et elle n'avait pas de numéro de téléphone public. Selon les registres officiels, elle habitait toujours aux Îles Féroé dans la maison de Björk, mais Hildur n'y avait jamais vu aucune trace d'elle. Elle s'était d'abord dit qu'elle pourrait se pencher plus sur la question. Ses contacts dans la police auraient pu l'aider à trouver des informations supplémentaires. Elle ne comptait plus le nombre de fois où elle avait pris son portable pour les appeler. Mais à chaque fois, elle appuyait sur l'icône du combiné rouge et rangeait son téléphone. Elle ne voulait pas prendre le risque que Björk apprenne qu'elle furetait en douce. Les Îles Féroé étaient encore plus petites que l'Islande, les rumeurs devaient donc y aller bon train. Hildur s'efforçait de ne pas poser de questions. C'était difficile, mais elle n'avait pas le choix.

Hildur monta dans Brenda. La Toyota Land Cruiser à la carrosserie rouillée était son fidèle véhicule. Elle portait le nom de la mascotte qui remuait sur le tableau de bord, offerte par une auto-stoppeuse.

Elle souffla sur la vitre glacée et dessina avec son index des vagues sur la buée. Peu à peu, les lignes qu'elle traçait s'effacèrent, avant de disparaître complètement.

Elle se mordit la lèvre inférieure et essaya de chasser l'anxiété qui montait. À chaque fois, elle tentait de faire taire ce sentiment, même si elle savait que la bataille était vaine. La crise d'angoisse n'allait pas disparaître. Hildur le savait bien. Depuis sa préadolescence, elle ressentait différents types de pressions dans sa gorge et dans sa poitrine. Quand un terrible accident de la circulation, un meurtre ou une autre catastrophe touchant

une personne se produisait quelque part, elle n'était jamais surprise. Elle le pressentait. Le plus malheureux dans l'histoire, c'était qu'elle ne pouvait rien faire pour l'empêcher, parce qu'elle ne savait pas ce qui allait se passer, ni à qui cela arriverait. Le don de voyance, ou peut-être aurait-il mieux valu parler de malédiction, lui venait du côté maternel de sa famille. La grand-mère maternelle de sa mère, Hrafntinna, avait jadis été la voyante la plus célèbre d'Islande. Elle pouvait lire l'avenir et prodiguer des conseils à ceux qui en demandaient. Hildur n'était pas aussi douée que son ancêtre et n'avait reçu que quelques miettes de ce savoir-faire. Elle en savait trop, mais pas assez.

L'angoisse était une sensation lourde, mais elle avait fini par s'y habituer avec les années. En général, le sport l'aidait. Peut-être devrait-elle prendre le temps d'aller courir. Elle était déjà en tenue. Il ne lui restait plus qu'à enfiler son gilet réflecteur qui attendait dans le coffre de Brenda. Elle se réjouit à l'idée de prendre la route sinueuse qui conduisait de l'aéroport au fond du fjord en passant devant les écuries.

Son téléphone sonna. Il ne lui fallut qu'un rapide coup d'œil à l'écran pour alourdir son humeur. C'était son chef, Jónas Ingimarsson.

Que ce soit lui qui ait pris la place de son ancienne cheffe, Elísabet Baldursdóttir ou Beta, après le départ de celle-ci pour Reykjavík, l'exaspérait.

– Oui, allô ? demanda Hildur d'une voix neutre.

Un grognement retentit à l'autre bout du fil.

– Ben alors, qu'est-ce qu'il y a ? Ça fait trop longtemps que t'as pas été baisée ?

Le rire gras de Jónas se mua en une forte quinte de toux.

Hildur mourut d'envie de lui répondre avec autant de grossièreté mais se retint. Même si son chef était un imbécile, elle savait que cela ne servait à rien de s'emballer. Cela n'aurait fait que mettre de l'huile sur le feu. Elle attendit un peu avant de dire d'une voix particulièrement aimable :

– Dis-moi tout, mon cher ami.

– Ramène ton cul au commissariat, et vite.

En ce beau jour de décembre, Jónas était toujours aussi irascible. Deux ans plus tôt, il avait pris sa retraite anticipée de la police de Reykjavík à cause d'une blessure à la hanche mais il s'était vite lassé de la vie de retraité et avait cherché de meilleurs remèdes contre la douleur. Quand le poste de commissaire d'Ísafjörður avait été ouvert aux candidatures à l'automne, Jónas avait été le seul à postuler. Il avait toujours méprisé la province, mais l'idée d'avoir un poste de chef et, surtout, le salaire qui allait avec avaient dû l'emporter sur l'horreur de devoir vivre dans un petit bourg. Hildur savait très bien que, si elle l'avait souhaité, elle aurait eu le job. Mais elle ne voulait pas des responsabilités qui y étaient associées. Elle préférait être sur le terrain et enquêter. Cela ne l'intéressait pas d'être responsable d'autres personnes et de leurs agissements. Elle préférait les tâches qu'elle pouvait accomplir de manière indépendante. Toutefois, en apprenant qui était son nouveau supérieur, elle avait eu un choc. Parmi toutes les personnes du monde, il avait fallu que ce soit Jónas. Elle l'avait vécu comme une punition.

– Qu'est-ce qu'il se passe ?

– Mais tu vas mettre les gaz, bonne femme ! Tu viens me voir tout de suite, puis t'iras au port, illico presto.

Jónas parlait de son bureau comme d'un club de

strip-tease, le genre de lieux où Jónas avait dû passer bien des heures. À l'époque où Hildur était encore dans la police de Reykjavík, après sa formation et avant de rentrer dans les Fjords de l'Ouest, elle avait travaillé dans le même département que Jónas. Dès le premier jour, elle avait compris que c'était un vantard, fier de ses muscles, qui regardait tout le monde de haut sauf ses collègues masculins blancs.

À cette époque, les clubs de strip-tease étaient encore légaux à Reykjavík. Plus d'une fois, Jónas s'était glorifié avec son rire gras, dans la salle de pause du commissariat, de ses « enquêtes de terrain approfondies ». Un jour, Hildur lui avait rétorqué que les femmes qui acceptaient de se déshabiller devant lui sans être payées devaient être bien rares. Il en était resté sans voix.

Les rumeurs sur son comportement violent envers sa femme avaient renforcé le dégoût de Hildur pour cet homme. Heureusement, son épouse avait mis les voiles et était maintenant en couple avec un fonctionnaire du ministère de l'Intérieur.

– Jakob est déjà en route pour le port et s'occupe des préparatifs pour le départ. Vous vous retrouverez là-bas.

Hildur colla le téléphone à son oreille pour mieux entendre.

– Le départ pour où ?

Elle comprit alors qu'elle devrait sans doute abandonner son projet d'aller courir aujourd'hui.

– Pour l'élevage de saumons, grogna Jónas avant d'ajouter : Le plongeur qui s'occupait des poissons a trouvé un cadavre dans l'eau.

Chapitre 4

– *Daginn !*

Le salut de Jakob Johanson, gardien de la paix non titulaire à la voix forte, se fondit dans l'épaisse couche de neige. Les tours de conteneurs en acier de la société de transport Eimskip, au milieu du port, avaient perdu leur forme angulaire. La douce lumière jaune des lampadaires créait une atmosphère fantomatique.

Un vieil homme, vêtu d'un tablier couvert de taches de sang, observait le trafic sur le port, depuis la fenêtre de sa petite poissonnerie.

Hildur salua Jakob de la main et claqua la portière de Brenda, qui refusa de se fermer. Elle la rouvrit et la claqua à nouveau, plus fermement cette fois-ci. Il fallait user de la force avec Brenda. Elle fit un signe de tête au poissonnier. Les rares fois où elle faisait elle-même la cuisine, elle se procurait ses ingrédients ici. Poêlé au beurre, le poisson fraîchement pêché était délicieux.

À présent, cette idée la dégoûtait. Au commissariat, Jónas avait fait le point sur la situation. Hildur savait ce qui les attendait en mer, Jakob et elle.

Elle avait d'abord pensé qu'il s'agissait d'un accident. Cependant, aucun bateau de pêche n'en avait connu récemment ou, du moins, n'en avait rapporté à la police. La natation hivernale était un sport de plus en plus populaire. Peut-être que quelqu'un avait nagé trop loin et, épuisé, s'était noyé ? Ou alors quelqu'un de saoul ou de drogué était tombé à l'eau et avait été emporté jusqu'au milieu du fjord par les puissants courants marins ? L'océan ne gelait pas, même au plus froid de l'hiver, et presque chaque village avait un port de pêche avec ses profonds bassins. Il arrivait souvent qu'un malheureux s'approche trop du bord, glisse et tombe dans l'eau. Les faits rapportés par Jónas avaient toutefois bien vite écarté l'hypothèse de l'accident.

La personne retrouvée dans l'eau n'avait pas pu passer les derniers moments de sa vie à nager. Son corps était accroché à la grille d'une cage de l'élevage de saumons : les poissons avaient déjà eu le temps de se servir.

L'après-midi s'obscurcissait. C'était la période la plus sombre de l'année. Ils auraient du mal à travailler dans l'eau pendant la nuit noire et devaient faire vite. Hildur et Jónas étaient du même avis : il fallait remonter le corps le plus rapidement possible. Ils n'avaient pas le temps d'attendre l'arrivée de l'équipe scientifique de Reykjavík. Ils devraient faire eux-mêmes les examens préliminaires ou ils n'auraient plus de cadavre à analyser. Le plongeur avait remarqué l'emballement des poissons qui grignotaient les membres du défunt. C'était sans doute un mets bien plus appétissant que la nourriture industrielle à laquelle ils étaient habitués.

Hildur et Jakob embarquèrent à bord du petit bateau qui les attendait. Ils s'assirent sur le banc contre le mur de la cabine. Il n'y avait de la place pour personne

d'autre. Hildur n'avait encore jamais rencontré Einar, le capitaine, qui venait sans doute de s'installer dans le fjord. Celui-ci enfonça son bonnet en laine et alluma le moteur, avant d'ouvrir un petit hublot pour qu'il y ait assez d'air dans la cabine pour tous les trois.

– Ça va nous prendre un quart d'heure. Les gilets de sauvetage sont dans la caisse sous votre cul, grommela-t-il en désignant le banc de la tête.

Il glissa un sachet de snus dans sa bouche puis guida le bateau.

Hildur rapporta les faits à son collègue. Jakob l'écoutait, les yeux rivés sur le sol, en caressant sa barbe de trois jours.

En général, la police utilisait les embarcations des sauveteurs ou des gardes-côtes quand il fallait aller en mer mais aucune n'était au port d'Ísafjörður en ce moment. Ce rafiot était le seul rapidement prêt pour le départ. Einar avait une petite entreprise de tourisme. Il emmenait les voyageurs en mer l'été. L'hiver, il allait de temps à autre à la pêche.

Les policiers restèrent silencieux, les yeux tournés vers le hublot. Hildur était contente d'être en mission avec Jakob. Ils avaient fait connaissance quand il était venu faire un stage au commissariat d'Ísafjörður alors qu'il étudiait à l'école de police en Finlande. La pandémie avait changé les plans de tout le monde et son stage s'était éternisé. Il était enfin officiellement terminé mais Jakob n'avait pas voulu rentrer en Finlande. Sa relation avec la charmante Guðrún, qui tenait la mercerie du centre, n'y était sans doute pas pour rien.

En outre, Jakob disait qu'il se sentait bien dans le commissariat du petit bourg. Les missions étaient variées : règlements de comptes entre éleveurs de

moutons, contrôle de la circulation, sécurité sur le bout de rue qui séparait les deux bars du village le week-end… S'il ne pouvait pas encore être titularisé parce qu'il n'avait pas la nationalité islandaise, Jakob pouvait travailler, du moment que sa coéquipière était diplômée. Les villages loin de tout étaient peu attractifs pour les policiers ; un Finlandais, titulaire ou non, faisait donc l'affaire. Hildur avait de la chance : Jakob était un excellent coéquipier. Il était calme, minutieux et savait se comporter avec toutes sortes de gens. On pouvait lui faire confiance.

– À qui est-ce qu'elles appartiennent, les cages de poissons ? demanda Jakob quand le bateau fut sorti du port.

Les flots ballottaient légèrement l'embarcation. Heureusement, la mer était tranquille et le vent n'était pas fort. Sans doute moins de huit mètres par seconde.

Hildur raconta à son collègue la conquête du monde entreprise par les éleveurs de saumons norvégiens. La société propriétaire des bassins du fjord d'Ísafjörður possédait des fermes comparables aux quatre coins de l'Europe.

Quand la Norvège avait durci les réglementations, les entreprises locales s'étaient mises à la recherche de nouveaux territoires en dehors de leur pays. Plusieurs d'entre elles avaient ouvert des fermes d'élevage et des abattoirs dans les villages côtiers d'Islande, parce que les Fjords de l'Ouest et de l'Est du pays offraient des espaces maritimes appropriés. On ne pouvait pas installer les cages en haute mer, où les courants étaient trop puissants. L'eau des fjords profonds était protégée mais en mouvement. En plus des avantages géographiques de l'Islande, ses lois, laxistes quant à la protection de

l'environnement, rendaient le pays attractif pour les élevages de saumons.

– On élève les truites arcs-en-ciel dans des cages et, quand elles atteignent la bonne taille, on les en sort pour les abattre. En général, la ferme d'élevage et l'abattoir appartiennent à la même société, expliqua Hildur.

Les habitants du bourg ne pouvaient pas l'ignorer. Les médias relataient sans cesse l'ouverture de nouveaux élevages. Les mouvements de protection de l'environnement, les entreprises et les politiciens locaux s'affrontaient régulièrement. Récemment, les discussions s'étaient envenimées, car on venait d'agrandir l'élevage de saumons devant le bourg.

– Je connais l'histoire. On en a beaucoup parlé en Norvège à l'époque et certaines entreprises n'avaient pas trop de scrupules, commenta Jakob.

Hildur connaissait bien les liens de son collègue avec la Norvège. Il était en plein milieu d'un terrible conflit avec son ex-compagne norvégienne, Lena, qui faisait tout pour l'empêcher de voir leur fils, Matias.

– On féconde les œufs des truites arcs-en-ciel femelles avec du sperme de faux mâles. Comme ça, on a une population entièrement femelle. Une autre façon de faire, c'est de produire des saumons triploïdes, c'est-à-dire à trois paires de chromosomes, qui sont stériles.

Hildur essaya de garder le visage impassible, même si cette information inattendue sur la reproduction des poissons comportait une part de comique involontaire.

– N'oublie pas que j'étais biologiste dans ma vie antérieure, expliqua Jakob, qui ne sembla toutefois pas vexé par le sourire de sa collègue. Est-ce que l'affaire pourrait avoir un rapport avec les magouilles des entreprises louches de la filière ? Peut-être que la victime est

un militant pour l'environnement dont on a voulu se débarrasser en vitesse ?

Hildur réfléchit. Un activiste assassiné dans leur petit bourg ? En même temps, on ne pouvait jamais savoir. Il se passait des choses bien plus invraisemblables dans le monde.

– On verra où nous mèneront les indices. Si on en trouve.

Ils approchaient des lumières clignotantes qui indiquaient l'emplacement des cages à poissons. Einar ralentit puis éteignit le moteur. Il fit avancer lentement son embarcation à côté du bateau d'entretien de l'élevage, sur le pont duquel Jakob jeta le sac qu'il avait pris avec lui, avant de tendre le bras pour aider Hildur, plus petite que lui, à sauter par-dessus bord.

– Mais je peux très bien m'en sortir toute seule, si tu te pousses un peu !

Hildur prit de l'élan, fit un grand bond et atterrit sur le pont derrière Jakob. Celui-ci étendit les bras comme s'il était vexé, mais son sourire en coin révélait qu'il bluffait. Elle savait qu'il la connaissait bien. Elle n'avait pas besoin de galanterie, ni qu'on lui ouvre les portes.

Einar les salua de la main et repartit vers le bourg. Hildur et Jakob rentreraient avec le bateau d'entretien.

– C'est vous qui nous avez appelés ? demanda Hildur à l'homme sur le pont, avant de se présenter.

L'homme, barbu, portait une épaisse combinaison d'hiver et une casquette qui lui couvrait les oreilles. Il avait des gants énormes : ses mains ressemblaient à de petites pelles. Ses pieds étaient chaussés de solides bottes à crampons que Hildur reconnut. Elle avait les mêmes : elles permettaient d'avancer sur le verglas sans glisser.

L'homme acquiesça et tendit la main, l'air hébété :

– Valgeir Óskarsson. Vous pouvez m'appeler Valli le Coq. J'ai bossé pendant des années comme cuistot sur des bateaux de pêche, mais j'en ai eu marre d'être tout le temps en mer. Aujourd'hui, je travaille pour l'élevage de saumons, je m'occupe de l'entretien des cages. Je vérifie que l'alimentation fonctionne et que tout se passe comme il faut…

Le plongeur expliqua qu'il procédait régulièrement à des vérifications mais que, sinon, il n'y avait pas d'employé sur les lieux. Il parlait vite, et beaucoup. Il devait encore être en état de choc. Hildur suggéra de continuer dans la cabine. Valli le Coq sortit une bouteille d'eau d'une glacière et leur proposa à boire. Le capitaine les salua et déclara qu'il n'était pas sorti du cockpit depuis qu'ils avaient quitté le port.

Valli le Coq but une longue gorgée, ôta son bonnet et passa sa main dans ses cheveux coupés court. Hildur commença à lui poser des questions. Les compétences de Jakob en islandais s'étaient tellement développées au cours de l'année qu'elle pouvait maintenant parler sa langue, puisqu'il la comprenait.

– Je suis venu travailler ce matin. J'ai d'abord vérifié les alimentateurs automatiques puis j'ai mis mon équipement de plongée et je suis allé faire un tour sous la surface.

– Quelle heure était-il ?

– On est partis du port avant midi, donc… Valli le Coq jeta un regard au capitaine pour chercher confirmation.

Celui-ci se gratta la tête, l'air pensif.

– Eh bien, il devait être une heure, ou un peu plus.

Valli le Coq expliqua qu'une plongée durait environ

une demi-heure, pour qu'il ait le temps d'observer l'état des poissons dans la cage.

– Les virus, les bactéries et les parasites peuvent causer toutes sortes de maladies. On se débarrasse des poissons morts et malades.

Il se tut. Hildur l'encouragea à continuer son récit.

Le plongeur parut se refermer sur lui-même. Il croisa les bras et baissa les yeux.

– Parlez-nous du moment où vous avez découvert le corps. Hildur voulait qu'il décrive la situation avec ses propres mots.

– Il faut que je me remette dans le bain, déclara-t-il. Il ferma les yeux, laissant ses pensées dériver.

Hildur lui donna le temps de se concentrer. Les mouvements de la mer se faisaient entendre dans la cabine. Le doux clapotis des vagues se mêlait à des éclaboussures sporadiques. Le parfum du quotidien des travailleurs islandais flottait là : la sueur, le tabac à pipe, le vieux café et la mer.

– Sous l'eau, il fait noir, donc on ne voit pas tout tout de suite, commença Valli le Coq.

Il avait eu le temps de faire un tour complet de la cage avec son projecteur avant d'apercevoir une drôle de forme.

– J'ai pointé ma lampe dans cette direction et j'ai d'abord pensé que c'était du plastique. Le vent apporte parfois les bâches de protection des balles de foin des fermes de la région. Je devais être à deux mètres quand j'ai compris que c'était tout autre chose.

Le corps ne se trouvait pas à une très grande profondeur et était accroché au bord de la cage, en position verticale. Valli le Coq n'avait pas vu le poids aux pieds du cadavre mais était certain qu'il y en avait un, car il n'aurait pas pu être dans cette position autrement.

Hildur réfléchit et regarda sa montre. La lumière du jour ne reviendrait que dans dix-huit heures. Ils ne pouvaient pas attendre aussi longtemps.

– Écoutez, Valli le Coq, on va avoir terriblement besoin de votre aide.

Elle jeta un œil aux équipements de plongée accrochés au mur. Valli blêmit encore en comprenant ce qui l'attendait.

– C'était horrible. Il était tout nu. Le visage à moitié bouffé, et il restait plus grand-chose de la moitié de ses membres.

Hildur le rassura, il n'aurait pas à regarder le cadavre de plus près. Il suffisait qu'il le détache et le rapporte à la surface. Jakob et elle le remonteraient sur le pont et se chargeraient de la suite. Valli le Coq geignit et se leva.

– Bon, y a pas trop le choix, alors. On ne devient pas évêque sans fouet.

Hildur aimait bien sa façon de parler ; il utilisait de vieux proverbes et dictons. L'évêque en question avait vécu au XII^e^ siècle et avait dû cravacher dur pour atteindre ce statut et développer le pouvoir de l'Église catholique dans un pays ravagé par le paganisme. Pour parvenir à son objectif, on doit faire beaucoup d'effort, voilà ce que disait le proverbe.

– Allez, courage, déclara Hildur.

Jakob et elle enfilèrent une combinaison blanche et des gants jetables. Ils devraient examiner le cadavre quand il serait sorti de l'eau. Leur équipement leur permettait de minimiser la contamination.

Valli le Coq, vêtu de sa combinaison de plongée, s'assit au bord du bateau puis se jeta dans l'eau en basculant vers l'arrière. Le capitaine sortit de la cabine pour la première fois de la soirée et s'installa derrière les policiers.

– Avez-vous remarqué quoi que ce soit d'étrange sur le chemin ? demanda Hildur, les yeux rivés sur la surface.

– Rien d'inhabituel. Le port était tranquille, comme toujours en décembre à cette heure-ci.

Les cargos et les bateaux de pêche arrivés dans le port tôt dans la matinée étaient déjà repartis en mer. On pouvait venir ici depuis n'importe lequel des villages alentour. Ils allaient devoir rapidement interroger tous les gardiens des ports voisins et examiner les vidéos de surveillance. Quelqu'un avait peut-être vu quelque chose.

– Tu penses que le meurtre s'est produit ici ? Ou alors, on a tué la victime ailleurs et transporté son cadavre jusqu'ici, commenta Jakob, comme s'il lisait dans les pensées de Hildur.

Il haussa les épaules en se balançant sur ses jambes. Le mouvement l'aidait à ne pas avoir trop froid. L'air de la mer était glacial.

– On ne s'emballe pas, répliqua Hildur.

Ils ne savaient encore rien. Les traces sur le cadavre leur dévoileraient sans doute quelque chose.

Bientôt, ils virent du mouvement à la surface de l'eau. Jakob orienta le puissant projecteur. Ils entendirent un plouf, puis Valli le Coq réapparut. Il portait une masse claire sous l'aisselle gauche. Hildur crut discerner son expression d'horreur sous le masque de plongée.

Elle attrapa le cadavre et Jakob tendit le projecteur au capitaine pour l'aider à le remonter sur le pont, sur lequel avait été étalée une bâche en plastique.

En regardant le corps, Hildur sentit le silence se faire autour d'elle. Elle n'entendait plus que sa respiration et les battements de son cœur. Un goût aigre lui monta

dans la bouche. Elle détourna les yeux du cadavre gonflé, inspira profondément, et reposa le regard dessus. Elle n'avait jamais rien vu de tel. On lui avait bien dit que le corps avait été grignoté par les poissons, mais elle ne s'attendait pas à voir ce qui sortait de sous ses clavicules.

– On l'a mis là pour qu'on le trouve. On voulait le montrer, réussit à articuler Hildur.

Le corps de la victime était traversé par deux objets en métal qui rappelaient de gros hameçons. Des bouts de corde jaune y étaient attachés, Valli le Coq avait dû les couper pour le détacher. Les chevilles étaient liées avec le même type de corde. Un poids de douze kilos l'avait maintenu en position verticale sous l'eau.

– Sans doute quelqu'un qui voulait donner son avis sur l'élevage de saumons, commenta Jakob avant de se précipiter vers le bord du bateau pour vomir.

Hildur déglutit et se força à respirer par la bouche, pour que les odeurs ne mettent pas son estomac en mouvement. Elle savait bien que l'élevage était clivant. Les militants pour la protection de l'environnement y étaient opposés, les accusant de pollution. La majorité des habitants des petits villages y étaient favorables, parce que cela créait de l'emploi et attirait de nouveaux venus dans les fjords périphériques. Une partie des locaux n'appréciait pas que les gains obtenus par les élevages disparaissent dans les poches des entreprises étrangères et ne profitent pas aux Islandais eux-mêmes. Hildur avait lu plusieurs articles à ce sujet dans les journaux, ainsi que des comptes rendus du conseil municipal. Il fallait qu'elle les relise, au cas où quelque chose lui aurait échappé. Elle se rappelait aussi avoir vu des posts mordants sur les réseaux sociaux qu'elle suivait pour le

boulot, mais rien de particulièrement violent ne lui était resté en tête. Si de petites manifestations avaient été organisées dans divers coins de l'Islande, toutes s'étaient passées dans le calme. Cela lui paraissait inconcevable d'être à présent face à un cadavre défiguré. Était-ce un militant ou bien le représentant d'une entreprise ? Ils le découvriraient sans doute bientôt. Il y avait aussi une troisième possibilité : la victime n'avait aucun lien avec l'industrie du poisson. On l'avait tuée pour une autre raison et amenée ici. *C'est une possibilité un peu tirée par les cheveux, cependant*, se dit Hildur en regardant le cadavre.

Elle essaya d'analyser tous les détails qu'elle pouvait remarquer. Recueillir le plus d'observations possible pour former une sorte d'image globale de la situation. Mais elle ne pouvait penser qu'à une chose : un ver de terre à moitié mangé, entre deux hameçons.

Chapitre 5

Oslo, été 2012

Jakob mit ses lunettes de soleil et prit la main de Lena. Ils s'engagèrent dans l'étroite rue de Fuglehauggata en direction du parc. Le soleil de juillet brillait à Oslo depuis plusieurs jours. Les murs de briques rouges dégageaient de la chaleur. D'après la météo, cette journée allait être l'une des plus chaudes de l'été. Lena portait une courte robe blanche qui se balançait au rythme de ses pas. La vue plaisait à Jakob.

Il sourit en la regardant. Ce qu'il était heureux ! Il tenait par la main la plus belle femme de la ville, il était invincible.

Leur rencontre, un peu plus tôt dans l'été, avait été un moment extraordinaire. Comme s'ils avaient été liés par le sort. Jakob pensait que ce genre de coup de foudre n'existait que dans les films. Mais il fallait y croire, puisque cela lui était arrivé. Il avait vu la blonde Lena, dans une robe rouge, examiner la carte du bureau d'information touristique de la gare de Budapest. Elle l'avait attiré à elle comme un aimant. Quand Lena avait levé les yeux de la carte et que son regard avait croisé

celui de Jakob, leur destin avait été scellé. Ils s'étaient observés pendant un long moment et, comme ni l'un ni l'autre ne détournait les yeux, ils avaient éclaté de rire.

Après avoir passé la semaine avec elle, il avait emménagé chez elle à Oslo. Ils avaient le projet d'aller en Finlande pour quelque temps à l'automne, pour le travail de Jakob. Puis ils s'installeraient en Norvège pour de bon.

Aujourd'hui, Lena voulait l'emmener au parc de Vigeland à l'ouest du centre-ville d'Oslo. Jakob avait déjà vu des photos de ses statues mais n'y était encore jamais allé.

Ils passèrent devant le parking. À gauche se trouvait une aire de jeux pour enfants, faite de petits châteaux au toit rouge. Ils s'arrêtèrent instinctivement pour observer les gamins hauts comme trois pommes qui grimpaient sur les agrès et couraient sur les ponts en bois. Il espérait que Lena pense à la même chose que lui. Que peut-être, eux aussi, un jour…

Puis Jakob se sentit un peu bête. Ils venaient de se rencontrer et il rêvait déjà d'avoir des enfants. Il serra la main de Lena et ils reprirent leur chemin. Il était amoureux, qu'y pouvait-il ?

Le jardin regroupait plus de deux cents statues du sculpteur norvégien Gustav Vigeland. Ils prirent le pont qui menait au cœur du parc. Jakob reconnut la statue représentant un enfant en colère, qu'il avait vue sur des cartes postales.

– Viens, je veux te montrer la Roue de la Vie, dit Lena en caressant le chignon de Jakob.

Oh la vache, ce n'est pas possible de se sentir aussi bien, pensa-t-il. Il savait bien qu'il ne méritait pas un tel bonheur. Une douleur aiguë lui tordit brusquement le